

Dès son premier long-métrage *Les convoyeurs attendent*, en 1999, **Benoit MARIAGE** marque les esprits grâce à cette relation à la fois dure et pleine de tendresse entre un père et son fils. Une thématique omniprésente dans la carrière du cinéaste, qui est également enseignant à l'IAD¹ depuis 15 ans. Il aime les jeunes et l'a encore démontré en présidant le jury d'un festival de courts-métrages réalisés par les élèves d'écoles secondaires du Hainaut, dans le cadre de la *Journée du Sens* du diocèse de Tournai, le 22 mars dernier².

Benoit MARIAGE

Enseigner m'aide à évoluer

Tout d'abord, pouvez-vous dire un mot sur votre expérience comme président du jury du festival de courts-métrages ?

Benoit MARIAGE : C'était très chouette ! J'aime bien les ados. Pour eux, monter sur scène lors d'une remise de prix est un acte important de valorisation, dans le bon sens du terme. Dans leurs courts-métrages, il y avait de la tristesse, mais aussi plein d'espoir, de la lucidité, de la dérision, et j'aime ça ! Ce qui m'a plu aussi, c'était de côtoyer ce microcosme de l'enseignement, des enseignants, des directeurs d'école... Il y avait une vraie curiosité positive de baigner dans un environnement auquel je ne suis pas habitué.

Vous allez de temps en temps dans des écoles pour parler de votre métier... Que souhaitez-vous transmettre aux élèves ?

BM : Je n'ai pas grand-chose à leur transmettre, j'ai juste à partager quelque chose. En général, j'aime travailler sur du concret, sur les émotions, sur le jeu. Parfois, les élèves visionnent un de mes films et on en discute. En école primaire, l'année passée, on a réalisé un petit film, mais ça prend vite du temps. Trois minutes de film, c'est souvent des semaines de préparation !

Pendant votre scolarité, des enseignants vous ont-ils marqué ?

BM : Oui, quelques-uns. Par exemple, j'avais un prof de géo tellement intéressant que je m'étais dit que je ferais bien la géo ! Et puis, j'en ai aimé certains pour leur bienveillance et leur tendresse. Mais à cet âge-là, ce sont surtout les copains qui nous forment. C'est avec eux qu'on partage beaucoup de choses.

Vous êtes vous-même enseignant aujourd'hui, qu'est-ce que cela vous apporte ?

BM : J'aime beaucoup ça ! C'est un compagnonnage. La création, c'est un métier basé sur le doute. Il y a un savoir à partager, mais aussi de la recherche, du tâtonnement. Quand les étudiants réalisent un film, mes collègues et moi essayons de nous projeter dans leur univers, de trouver des solutions aux difficultés. Cela nous oblige à nous poser des questions et à aiguïser notre regard. Ils m'apportent énormément, ils m'aident à évoluer dans ma pratique de cinéaste.

Quel doit être le rôle de l'école aujourd'hui ?

BM : Ce serait justement plutôt de l'ordre du compagnonnage... Quand j'ai commencé à enseigner, j'ai eu peur de perdre le pouvoir, d'être illégitime... Un tas de questions m'ont taraudé : est-ce que j'étais à ma place, à la hauteur ? Mes craintes occultaient une forme de vulnérabilité par rapport à la création, à mon métier, et je pensais que je garantissais une forme d'autorité dans l'assurance et l'affirmation des choses. Mais en fait, c'est l'inverse !

Il faut se dire qu'on ne sait pas plus que nos élèves. À partir du moment où ma vulnérabilité en tant qu'être humain et enseignant est mise sur le tapis, la relation devient plus intéressante, plus riche, plus constructive. Une parole se libère de l'autre côté. Par rapport aux jeunes, j'ai l'avantage d'avoir une expérience de vie, qui me permet d'avoir plus de recul et de maturité, mais sur la qualité du regard, je n'ai rien à leur apprendre. J'ai réalisé qu'on n'est jamais dépositaire du talent de ses élèves. L'école est un endroit de



germination du talent... Les étudiants doués l'étaient déjà avant d'entrer dans ma classe !

Qu'est-ce qui vous a mené au cinéma ?

BM : Après mes humanités au Collège Notre-Dame de la Paix à Erpent, je me suis lancé dans le droit, parce que j'étais censé reprendre l'entreprise familiale. Mais j'adorais la photographie depuis très jeune, et j'ai vite compris que ce n'était pas ma voie. Je me suis donc inscrit à l'INSAS³ comme cameraman, et j'ai travaillé comme photographe de presse, comme pigiste à l'émission *Strip-Tease*... Je n'ai réalisé mon premier court-métrage de fiction qu'à 35 ans ! Il a reçu un prix à Cannes, et tout s'est enchaîné.

Quel message voulez-vous faire passer à travers vos films ?

BM : Je ne me pose pas la question ! Les raisons pour lesquelles on va vers tel ou tel thème sont très inconscientes. Certaines choses reviennent toutefois dans mes films, comme l'idée de prise de conscience. Mes personnages vont toujours se fracasser contre un mur, et dans ce fracas, il y a une sorte d'élévation de conscience qui fait qu'à la fin du film, ils sont un peu plus ouverts sur le monde, ils ont un peu lâché prise.



comme cinéaste

Brigitte GERARD

Sur le tournage du film *Les Rayures du zèbre*, son dernier long-métrage

C'est une thématique récurrente, mais je ne me dis pas, au début, que je vais parler de ça. J'essaie surtout de trouver de bonnes histoires, originales, inédites, singulières. En les racontant, on est de toute façon rattrapé par ce qu'on est...

Par exemple, comment vous est venue cette idée d'un concours de porte dans votre premier long-métrage, *Les Convoyeurs attendent* (1999) ?

BM : Je travaillais au quotidien *Vers l'Avenir* comme journaliste sportif et photographe de presse, et j'avais plein de choses à raconter en lien avec la presse locale. J'avais entendu parler de ce concours de porte, il y avait ce rapport au père, qui a peur de ne pas assurer à ses enfants le confort, la sécurité, et ça me parlait beaucoup. C'est une connexion d'éléments conscients et inconscients... Les idées, si on savait comment elles arrivaient, ce serait génial ! Parfois, il faut s'ennuyer, et l'idée surgit au moment où on ne l'attend plus !

Et votre dernier long-métrage, *Les Rayures du zèbre* (2014) ?

BM : Mes producteurs m'ont montré un documentaire sur des joueurs ivoiriens qui vivaient à Beveren et qui composaient une équipe de foot entière. Ils

m'ont proposé de faire un film là-dessus... Cette fois, je n'étais pas à l'initiative, mais j'ai tout de même reparlé d'une relation père-fils, puisqu'il s'agissait d'un agent de joueurs qui va chercher un jeune footballeur en Afrique. Avec ce film, je suis parvenu à raconter des choses qui font partie de mes centres d'intérêt profonds...

Dans vos films, vous mêlez toujours le drame à l'humour...

BM : Oui ! L'humour ne se commande pas. En fait, il y a déjà une forme d'humour dans le mécanisme du cinéma. On filme une réalité en trois dimensions, que l'on montre ensuite en deux dimensions... On est déjà dans une forme de duperie ! D'un autre côté, l'ironie fait un peu partie de moi, de mon rapport à la vie. Parfois, le comique cache quelque chose de lié à la mélancolie. J'espère chaque fois réussir à faire un film sérieux, mais je n'y arrive pas !

Le prochain sera encore drôle. Il racontera les affres d'un jeune comédien belgo-marocain. Son métier le met en porte-à-faux avec sa culture. J'aborderai cette schizophrénie au quotidien, entre la volonté d'appartenir à une culture d'adoption et le fait d'être « freiné » par une culture d'origine.

Et que vous a apporté l'émission *Strip-Tease* ? Quelle différence voyez-vous entre le documentaire et la fiction ?

BM : Avec le reportage, on veut parler de l'intime. Dès lors, à un moment donné, on est limité. Dans la fiction, il y a une liberté totale d'aller sonder l'âme humaine sans se dire qu'on empiète sur le territoire de la personne...

À *Strip-Tease*, j'ai mis une fois la main un peu trop loin, et je ne me suis pas senti bien. Il y avait quelque chose de l'ordre de l'abus de confiance par rapport aux gens que j'ai filmés, et ce n'était pas en adéquation avec ce que je voulais dénoncer. J'ai arrêté, alors que j'ai bien aimé travailler pour ce magazine. J'ai abordé les sujets avec beaucoup de bienveillance, j'aimais les personnes que je filmais.

Avec la plume, on retrouve la liberté totale. Mais j'ai encore peu tourné : quatre films de fiction. J'ai une soif de continuer, pour essayer de me perfectionner dans ce médium-là ! ■

1. Institut des arts de diffusion

2. Festival intitulé « 99 ballons rouges pour l'étoile Vége » – lire aussi p. 6

3. Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion